En France, on compte plus de soixante hippodromes, où des *courses* sont instituées pour l'amélioration de la race chevaline, et depuis quelques années les associations hippiques se sont multipliées dans ce but. La plus importante est la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France; cette Société dirige les *courses*, et il ne se passe pas une année sans qu'une nouvelle amélioration vienne affirmer son administration. En 1866, le comité des *courses* vota une somme de 10,000 fr. pour l'acquisition d'un objet d'art devant être donné en prix, à Paris, au printemps de 1867.

Des nombreux prix sont en outre affectés aux *courses* de chevaux; ce sont des sommes d'argent ou des objets d'art. Les principaux prix donnés par la Société d'encouragement sont: *Courses* du printemps au bois de Boulogne: prix de Lutece, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; prix du Cadran, 10,000 fr.; prix de Longchamp (poule des produits), 3,000 fr. pour chevaux de trois ans; prix de la Seine, 10,000 fr. pour tous chevaux de trois ans et au-dessus; grand prix de l'Impératrice, 15,000 fr. pour chevaux de quatre ans et au-dessus n'ayant jamais gagné de prix; poule d'essai, 3,000 fr. ajoutés à une poule de 1,000 fr. pour chaque poulain et pouliche de trois ans; prix des produits, 4,000 fr. ajoutés à une poule de 500 fr. pour poulains et pouliches de trois ans; prix du Printemps, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; prix de l'Empereur (poule des produits), 10,000 fr. donnés par l'empereur, ajoutés à une poule de 1,000 fr. par chaque cheval, pour produits nés en 1863 de juments saillies en 1862; distance, 2,100 mètres; prix du Lac (handicap).

Réunion du printemps à Chantilly: prix des Écuries (handicap), 6,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; prix de Diane, 10,000 fr. pour pouliches de trois ans; prix du Jockey-Club (Derby), 25,000 fr. pour poulains et pouliches de trois ans; entrée, 1,000 fr.; distance, 2,400 mètres.

Réunion d'été au bois de Boulogne: prix du Cedre, 10,000 fr. pour chevaux nés en 1861; prix d'Ivry (handicap), 6,000 fr.; prix de la ville de Paris (handicap), 6,000 fr. offerts par le conseil municipal de Paris pour chevaux entiers, hongres et juments de trois ans et au-dessus, de toute espèce et de tous pays. En 1861 a été fondé le *grand prix de Paris* pour poulains entiers et pouliches de trois ans, de toute espèce et de tout pays. Ce prix, couru pour la première fois en 1863, se compose d'un objet d'art offert par l'empereur et de 100,000 fr. donnés moitié par la ville de Paris, moitié par les compagnies de l'Est, de Lyon-Méditerranée, du Nord, d'Orléans et de l'Ouest. Le grand prix a été gagné: en 1863, par *The-Ranger*, à M. Saville; en 1864, par *Vermout*, à M. Delamarre; en 1865, par *Gladiateur*, au comte de Lagrange; en 1866, par *Ceylon*, au duc de Beaufort; en 1867, par *Fernocapes*, au comte de Montgomery; en 1868, par *The-Earl*, au marquis de Hastings; en 1869, par *Glaneur*, à M. Lupin. Entrée, 1,000 fr.; forfait, 600 fr., et 500 fr. seulement s'il est déclaré la veille des courses. Le second reçoit 10,000 fr., et le troisième, 5,000 fr. sur les entrées.

Réunion d'automne à Chantilly: premier criterium, 2,000 fr. pour poulains de deux ans; et second criterium, 2,000 fr. pour pouliches de deux ans; prix de Chantilly, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus.

Réunion d'automne au bois de Boulogne: grand prix du Prince impérial, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; grand criterium, 5,000 fr. pour poulains et pouliches de deux ans; omnium (handicap), 6,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; grand prix de l'Empereur, 20,000 fr. pour chevaux de quatre ans et au-dessus n'ayant jamais gagné de prix; prix de Saint-Cloud (handicap), 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus. Les prix des *courses* de la Marche, qui sont courus aux réunions du printemps, de l'été et de l'automne, se montent environ à 35,000 fr.

Les réunions du printemps ont surtout le privilège d'attirer la foule élégante, et, depuis une dizaine d'années, le goût des *courses* s'est tellement vulgarisé, qu'aujourd'hui, à l'imitation des mœurs anglaises, il n'est personne, petit ou grand, qui ne tranche du sportsman; mais disons bien vite que ce n'est pas précisément l'amour des chevaux qui pousse vers les champs de *courses* tant de spectateurs; la mode ayant adopté les *courses* et le beau monde s'y portant, la foule le suit, toujours empressée de se rendre là où elle sait qu'elle rencontrera les représentants de la haute société, les femmes les plus élégantes et les toilettes les plus extravagantes; car sous ce rapport les *courses* sont le véritable Longchamp de l'époque, et c'est là que les courtisanes en vogue affectent de se montrer dans toute la splendeur de leurs costumes éblouissants. Gentilshommes de bon aloi, dames et comtesses orthodoxes, gens du meilleur monde, hauts barons de la finance, aristocrates de nom, de fortune et de talent, y coudoient les célébrités de boudoir, la haute bohême, la cohue profane et douteuse de ces gens à existence problématique qui mènent la vie à grandes guides, sont de toutes les fêtes, prennent part à tous les plaisirs et n'ont d'autre patrimoine que les grâces de leur personne ou les ressources de leurs talents occultes. C'est d'ailleurs un assez curieux spectacle que celui d'une *course*. Des tribunes, des gradins découverts et l'enceinte du pesage sont destinés aux spectateurs; mais à des titres différents; il y a plusieurs sortes de tribunes: l'empereur a une tribune à salon; les membres du Jockey-Club, de l'administration des haras, le préfet de la Seine, les autorités, ont des tribunes spéciales et séparées de celles qui sont affectées au public. Il y a aussi une tribune pour les cartes de pesage. La tribune de la personne qui juge l'arrivée est placée en face du poteau gagnant ou but, surmonté du disque et divisé par une ligne noire allant de bas en haut; c'est cette ligne qui sert de point de mire au juge pour reconnaître et désigner le gagnant. Les gradins découverts sont occupés par le public, qui a payé à cet effet, et l'enceinte du pesage est spécialement l'endroit réservé aux porteurs de cartes; c'est là que circulent tous les membres du Jockey-Club, les propriétaires des chevaux de *course*, les parieurs; c'est là aussi que se font tous les préparatifs de la *course* et que l'on voit promener les chevaux et peser les jockeys. Des tableaux indicateurs désignent le numéro des chevaux que chaque jockey doit monter, et tout autour du champ de *courses* se presse une multitude de spectateurs gratuits qui ne sont pas les moins attentifs à tout ce qui se passe sur le turf, où chaque écurie est représentée par la couleur du costume des jockeys. Voici celles des plus connues: Casaque bleue, manches rouges, toque rouge, sont les couleurs de M. le comte de Lagrange; casaque marron, manches rouges, toque noire, M. Delamarre; casaque blanche, manches cerise, toque cerise, M. A. Schickler; casaque bleue, écharpe jaune, toque jaune, M. Carter; casaque jaune paille, toque noire, M. Frasquel; casaque écossaise, manches jaunes, toque jaune, M. de Montgomery; casaque rayée lilas et blanc, toque noire, M. A. Fould; casaque orange, toque verte, M. L. André; casaque bleue, manches blanches, M. E. Forte; casaque bleue, toque rouge, M. A. Vaillant; casaque bleue, toque noire, le vicomte Talon; casaque rayée rouge et blanc, toque noire, M. E. Bournet; casaque verte, toque rouge, M. Lavignée; casaque violette, coutures jaunes, toque jaune, M. Desvignes; casaque grenat, toque orange, M. Ivry; casaque marron, toque rouge, baron Finot; casaque grise, coutures cerise, toque cerise, comte de la Bigne; casaque marron, manches bleues, toque jaune, baron de Hérissem; casaque grise et magenta, duc de Hamilton; casaque rayée rouge et noir, toque noire, M. J. Robin; casaque bleu violet, manches rayées violet et jaune, comte d'Evry; casaque gris perle, manches cerise, toque cerise, M. G. Flersheim; casaque blanche, toque verte, M. P. Aumont; casaque orange, toque noire, M. Jennings.

Un frémissement d'impatience générale anime tout ce monde, qui a les yeux fixés sur les chevaux placés tous de front sur une même ligne en attendant le signal du départ, et dès qu'ils se sont élancés en avant les regards anxieux des parieurs les suivent dans l'espace avec tout l'intérêt que représente la somme engagée sur la tête de tel ou tel cheval, tandis que le populaire, se passionnant gratuitement pour l'un ou pour l'autre des concurrents, bat des mains et manifeste bruyamment sa joie au fur et à mesure qu'un coureur distance l'autre.

La réunion des *courses* de la Marche a remplacé les anciens *steeple-chases* de la Croix-Berny; la charmante disposition du parc, les riants aspects des paysages de la vallée, la beauté des routes qui desservent le pays et les faciles moyens de transport y attirent une affluence considérable. Mais, dit l'auteur de *Paris illustré*, «s'il est très-facile de se rendre à la Marche soit à pied, soit à cheval, soit en chemin de fer, soit en voiture de place, équipage ou remise, le suprême genre consiste à paraître dans cette assemblée conduit par des chevaux de poste. Les faux riches se cotisent, boursillent au besoin pour se passer cette satisfaction de vanité. Ajoutons que, dans ce cas, il est une loi d'extrême élégance qui prescrit de ne se montrer qu'en nombre très-limité dans ces équipages de faste. La solide élégance ne veut que deux personnes dans une calèche, jamais plus de quatre; au delà de ce chiffre, les prétentions au bel air s'évanouissent pour faire place au ridicule des frais.»

Des sommes considérables se trouvent parfois engagées par les sportsmen, et il s'est créé une agence spéciale des poules ayant pour but de donner aux parieurs les moyens d'avoir des intérêts dans toutes les *courses*, sans qu'ils soient exposés à la fraude ou à tout autre inconvénient.

On se rappelle le bruit qui se fit autour du nom de *Gladiateur*, lorsque ce célèbre cheval gagna le grand prix aux *courses* d'Epsom; cette victoire sur le turf anglais prit toutes les proportions d'un événement. On publia le portrait du cheval, les élégants adoptèrent pour certaines parties de leur costume les couleurs du fameux cheval, et c'est une curieuse étude à faire que celle de l'importance qui s'attache de nos jours aux *courses*, dont un vocabulaire spécial, emprunté à l'Angleterre, a fini par prendre place au milieu de la langue française, à laquelle il se substitue.

Chaque société de *courses* a son règlement, mais celui de la Société d'encouragement est de tous le plus autorisé. Le comité est composé de trente membres, et de plus trois commissaires s'occupant indistinctement de tout ce qui a rapport aux *courses* et aux paris nombreux qu'elles occasionnent. Les sommes qui sont engagées sur une *course*, soit à égalité, soit à des proportions, sont des paris qui se font au *betting* ou salon des *courses*, à la Bourse, sur le turf, sur le boulevard, dans les cafés, dans les cercles, etc. Le seul livre qui fasse foi et qui soit accepté sur aux des *courses* s'appelle le *betting-book*; il est parafé par le directeur du salon. Tout pari fait après l'affichage au poteau des numéros des chevaux partants est nul si le cheval contre lequel on a parié n'y est pas inscrit. Les paris faits sur deux chevaux sont annulés si, après qu'ils ont été conclus, les deux chevaux passent entre les mains d'un seul propriétaire. Si un pari est fait sur un signal ou une indication après que la *course* est terminée, il est considéré comme frauduleux et nul; les paris faits sur des chevaux désignés sont nuls si aucun d'eux ne gagne. Ceux qui parient au betting, et qui inscrivent leurs paris sur le book, sont des parieurs, et dans la langue du sport on nomme *defaulter* le parieur qui n'a pas payé ses paris, ou celui qui commet une fraude.

La connaissance des divers usages et lois qui régissent le monde des *courses* exige une étude toute particulière, et, à l'égard de la Société d'encouragement, il est admis que toute personne qui engage son cheval pour ses *courses* doit se soumettre sans réserve aux dispositions du règlement. Ne sont admis à courir que les chevaux entiers et juments nés ou élevés en France jusqu'à l'âge de deux ans, dont la généalogie est inscrite soit au stud-book anglais, soit au stud-book français, ou qui ne sont issus que d'ancêtres dont les noms s'y trouvent insérés.

Tout individu qui veut faire courir doit avant toutes choses justifier du lieu de naissance du cheval, du lieu de localité qu'il habite et de celles qu'il a habitées, au moyen de certificats émanant tant du propriétaire du cheval que de ceux chez qui il a résidé; ces certificats sont soumis au contrôle du directeur du dépôt d'étalons dans la circonscription duquel se trouvent situés les lieux de naissance et de résidence. D'après l'article 16 du règlement des *courses* et du pari, les sociétés d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline en France, les chevaux prennent leur âge à partir du 1er janvier de l'année de leur naissance.

Le propriétaire qui veut engager son cheval, y est obligé de payer un droit d'entrée, dont le chiffre varie selon l'importance du prix que le cheval doit disputer, et lorsque le propriétaire retire son cheval après l'avoir engagé, il est tenu de payer une certaine somme comme indemnité; c'est ce qu'on appelle déclarer forfait, c'est-à-dire annoncer que l'on est dans l'intention de rompre l'engagement contracté précédemment et qu'on est prêt à payer l'indemnité fixée.

Disons maintenant quelques mots des principales *courses* en Angleterre.

Le fameux Derby, dont nous parlerons plus loin, fondé en Angleterre en 1780, n'a été importé en France qu'en 1835, grâce à l'initiative des ducs d'Orléans et de Nemours; il fut couru pour la première fois à Chantilly sous le nom de prix du Jockey-Club. Le prix du Derby n'est couru en Angleterre que par les poulains et pouliches de trois ans. En France, il se court au mois de mai, et, à voir l'engouement croissant des Parisiens pour cette course, il est permis de supposer que bientôt le jour du Derby sera chez nous comme chez nos voisins d'outre-Manche une fête nationale. «Après la fête du Derby, dit l'auteur de l'*Anglais à Paris*, a lieu la même semaine à Epsom la *course* des juments, appelée *course des Oaks* (chênes), parce que la première de ces *courses* est lieu en 1780 sur un domaine de ce nom appartenant au comte de Derby. A la *course des Oaks*, ce sont les dames qui parient le plus, non des milliers de guinées comme leurs maris, mais des douzaines de gants de Paris.»

Les *courses* d'Ascot, selon M. Aurèle Kervigan, sont le rendez-vous favori de l'aristocratie; la royauté elle-même y assiste et en accroît le prestige. C'est à George IV que ces *courses* doivent l'origine de leur splendeur. Les dames de la cour s'y promenaient en grand costume. En 1852, la reine s'y rendit avec tout le pompeux appareil de sa cour. La police de cette *course* fashionable est faite par des serviteurs de la maison royale en livrée rouge. En 1844, le czar Nicolas y fonda un prix qui portait son nom, mais qui n'existe plus depuis la guerre de Crimée; c'était une coupe d'or d'un grand prix et d'un travail merveilleux. On l'appelait *The Emperor's Cup* (la Coupe de l'Empereur).

Les *courses* de Goodwood sont, comme celles d'Ascot, exclusivement fréquentées par l'aristocratie. Le prix de cette *course* est considérable; il consiste en une coupe d'or et en diverses sommes d'une valeur de 100 à 120,000 francs.

Le plus célèbre prix de *courses*, après celui d'Epsom ou Derby, est celui de Saint-Léger, fondé par le comte de Saint-Léger à Doncaster dans le comté d'York. Ne sont admis à cette *course* que les chevaux et juments de trois ans.

Mais de tous les champs de *course* de l'Angleterre, le plus ancien est celui de Newmarket, petite ville des comtés de Suffolk et de Cambridge. Ces *courses*, qui sont au nombre de sept annuellement, datent du règne de Charles II.

Le terrain des *courses* est là, pour ainsi dire, élastique, et, grâce aux travaux souterrains des insectes, le sabot du cheval y rebondit comme la balle sur la raquette du joueur. Le génie des sportsmen a trouvé moyen de l'améliorer encore. Sur une colline escarpée se déroule la carrière réservée aux chevaux vigoureux. Il y a des pentes descendantes pour les animaux plus faibles, mais dont le galop a de la prestesse; puis on laisse les surfaces planes aux bêtes refaites et fatiguées. On peut compter dix-huit carrières de nature et de dimension variées selon le poids, l'âge ou la qualité des chevaux qu'on veut lancer.

On distingue en Angleterre plusieurs espèces de *courses*: le *trial-stake*, *course* d'essai pour les chevaux de trois ans engagés avant même leur naissance; ils doivent courir une distance de 1,000 mètres; le *triennal-stake*, *course* dans laquelle les chevaux sont engagés à courir sur le même champ de *course* pendant trois années consécutives: ce genre de *course*, récemment adopté par les sportsmen, a pour objet de mettre à l'épreuve les qualités des chevaux à divers âges; aussi voit-on parfois le vainqueur de la première année devenir le vainqueur de la seconde ou de la troisième; le *selling-stake*, course à la suite de laquelle les chevaux sont vendus; le *closing-stake* ou *course* de clôture: c'est la dernière *course* d'une saison ou d'une série de *courses*.

Le steeple-chase est toujours la *course* préférée, et, comme en France, les sportsmen, qu'on nomme aussi *gentlemen-riders* (gentilshommes cavaliers), ne dédaignent pas d'y prendre la place des jockeys en courant eux-mêmes. Les *courses* sont le plaisir favori des Anglais, et de nombreuses associations chevalines y existent.

Tout en reconnaissant le but sérieux et utile des sociétés fondées pour le perfectionnement de l'espèce et la production des races chevalines, il faut signaler le côté dangereux des *courses* elles-mêmes. «Elles sont, dit M. Kervigan, en Angleterre, aussi désastreuses pour toutes les classes de la population que les jeux de Bourse en France pour les capitalistes grands et petits, et que le jeu de la roulette à Bade et à Hombourg. Le Tattersall de Londres attire dans son gouffre les joueurs ou parieurs, ce qui est la même chose, de toute condition: ducs et riches gentlemen, marchands, commis, épiciers, fonctionnaires publics, maîtres d'hôtel, commissionnaires, bouchers, domestiques des deux sexes, ouvriers, palefreniers, apprentis. Après cette foule, qui est la nation même, viennent les bohêmes du turf, gens sans feu ni lieu, oiseaux de proie s'abattant sur les champs de *courses* comme sur un champ de bataille, où des milliers de dupes laissent leur fortune et quelquefois leur honneur. L'escroquerie, la coquinerie se glissent même dans les rangs dorés des riches turfistes et de leurs protégés. Ce qui est inévitable quand il s'agit de centaines de mille francs à gagner ou à perdre dans les spéculations aléatoires fondées sur la vitesse d'un cheval ou d'un vingt-cinq coureurs. Quelquefois c'est un jockey qui, pour une forte somme, se vend aux adversaires de son maître et fait perdre la victoire au cheval le meilleur et le plus renommé. C'est souvent le propriétaire d'un cheval fameux qui parie de petites sommes pour ce cheval et des sommes considérables contre, puis qui, donnant ordre à son jockey de se laisser battre, réalise par cette friponnerie d'énormes bénéfices. Ou bien c'est un très-bon coureur qu'on fait passer pour une rosse et qui, ayant été plusieurs fois vaincu dans les courses, a tous les parieurs contre lui. Le propriétaire parie en sa même semaine à Epsom la *course* des juments, appelée *course des Oaks* (chênes), parce que la première de ces *courses* est lieu en 1780 sur un domaine de ce nom appartenant au comte de Derby. A la *course des Oaks*, ce sont les dames qui parient le plus, non des milliers de guinées comme leurs maris, mais des douzaines de gants de Paris.»

Les *courses* d'Ascot, selon M. Aurèle Kervigan, sont le rendez-vous favori de l'aristocratie; la royauté elle-même y assiste et en accroît le prestige. C'est à George IV que ces *courses* doivent l'origine de leur splendeur. Les dames de la cour s'y promenaient en grand costume. En 1852, la reine s'y rendit avec tout le pompeux appareil de sa cour. La police de cette *course* fashionable est faite par des serviteurs de la maison royale en livrée rouge. En 1844, le czar Nicolas y fonda un prix qui portait son nom, mais qui n'existe plus depuis la guerre de Crimée; c'était une coupe d'or d'un grand prix et d'un travail merveilleux. On l'appelait *The Emperor's Cup* (la Coupe de l'Empereur).

Les *courses* de Goodwood sont, comme celles d'Ascot, exclusivement fréquentées par l'aristocratie. Le prix de cette *course* est considérable; il consiste en une coupe d'or et en diverses sommes d'une valeur de 100 à 120,000 francs.

Le plus célèbre prix de *courses*, après celui d'Epsom ou Derby, est celui de Saint-Léger, fondé par le comte de Saint-Léger à Doncaster dans le comté d'York. Ne sont admis à cette *course* que les chevaux et juments de trois ans.

Mais de tous les champs de *course* de l'Angleterre, le plus ancien est celui de Newmarket, petite ville des comtés de Suffolk et de Cambridge. Ces *courses*, qui sont au nombre de sept annuellement, datent du règne de Charles II.

Le terrain des *courses* est là, pour ainsi dire, élastique, et, grâce aux travaux souterrains des insectes, le sabot du cheval y rebondit comme la balle sur la raquette du joueur. Le génie des sportsmen a trouvé moyen de l'améliorer encore. Sur une colline escarpée se déroule la carrière réservée aux chevaux vigoureux. Il y a des pentes descendantes pour les animaux plus faibles, mais dont le galop a de la prestesse; puis on laisse les surfaces planes aux bêtes refaites et fatiguées. On peut compter dix-huit carrières de nature et de dimension variées selon le poids, l'âge ou la qualité des chevaux qu'on veut lancer.

On distingue en Angleterre plusieurs espèces de *courses*: le *trial-stake*, *course* d'essai pour les chevaux de trois ans engagés avant même leur naissance; ils doivent courir une distance de 1,000 mètres; le *triennal-stake*, *course* dans laquelle les chevaux sont engagés à courir sur le même champ de *course* pendant trois années consécutives: ce genre de *course*, récemment adopté par les sportsmen, a pour objet de mettre à l'épreuve les qualités des chevaux à divers âges; aussi voit-on parfois le vainqueur de la première année devenir le vainqueur de la seconde ou de la troisième; le *selling-stake*, course à la suite de laquelle les chevaux sont vendus; le *closing-stake* ou *course* de clôture: c'est la dernière *course* d'une saison ou d'une série de *courses*.

Le steeple-chase est toujours la *course* préférée, et, comme en France, les sportsmen, qu'on nomme aussi *gentlemen-riders* (gentilshommes cavaliers), ne dédaignent pas d'y prendre la place des jockeys en courant eux-mêmes. Les *courses* sont le plaisir favori des Anglais, et de nombreuses associations chevalines y existent.

Tout en reconnaissant le but sérieux et utile des sociétés fondées pour le perfectionnement de l'espèce et la production des races chevalines, il faut signaler le côté dangereux des *courses* elles-mêmes. «Elles sont, dit M. Kervigan, en Angleterre, aussi désastreuses pour toutes les classes de la population que les jeux de Bourse en France pour les capitalistes grands et petits, et que le jeu de la roulette à Bade et à Hombourg. Le Tattersall de Londres attire dans son gouffre les joueurs ou parieurs, ce qui est la même chose, de toute condition: ducs et riches gentlemen, marchands, commis, épiciers, fonctionnaires publics, maîtres d'hôtel, commissionnaires, bouchers, domestiques des deux sexes, ouvriers, palefreniers, apprentis. Après cette foule, qui est la nation même, viennent les bohêmes du turf, gens sans feu ni lieu, oiseaux de proie s'abattant sur les champs de *courses* comme sur un champ de bataille, où des milliers de dupes laissent leur fortune et quelquefois leur honneur. L'escroquerie, la coquinerie se glissent même dans les rangs dorés des riches turfistes et de leurs protégés. Ce qui est inévitable quand il s'agit de centaines de mille francs à gagner ou à perdre dans les spéculations aléatoires fondées sur la vitesse d'un cheval ou d'un vingt-cinq coureurs. Quelquefois c'est un jockey qui, pour une forte somme, se vend aux adversaires de son maître et fait perdre la victoire au cheval le meilleur et le plus renommé. C'est souvent le propriétaire d'un cheval fameux qui parie de petites sommes pour ce cheval et des sommes considérables contre, puis qui, donnant ordre à son jockey de se laisser battre, réalise par cette friponnerie d'énormes bénéfices. Ou bien c'est un très-bon coureur qu'on fait passer pour une rosse et qui, ayant été plusieurs fois vaincu dans les courses, a tous les parieurs contre lui. Le propriétaire parie en sa même semaine à Epsom la *course* des juments, appelée *course des Oaks* (chênes), parce que la première de ces *courses* est lieu en 1780 sur un domaine de ce nom appartenant au comte de Derby. A la *course des Oaks*, ce sont les dames qui parient le plus, non des milliers de guinées comme leurs maris, mais des douzaines de gants de Paris.»

Les *courses* d'Ascot, selon M. Aurèle Kervigan, sont le rendez-vous favori de l'aristocratie; la royauté elle-même y assiste et en accroît le prestige. C'est à George IV que ces *courses* doivent l'origine de leur splendeur. Les dames de la cour s'y promenaient en grand costume. En 1852, la reine s'y rendit avec tout le pompeux appareil de sa cour. La police de cette *course* fashionable est faite par des serviteurs de la maison royale en livrée rouge. En 1844, le czar Nicolas y fonda un prix qui portait son nom, mais qui n'existe plus depuis la guerre de Crimée; c'était une coupe d'or d'un grand prix et d'un travail merveilleux. On l'appelait *The Emperor's Cup* (la Coupe de l'Empereur).

Les *courses* de Goodwood sont, comme celles d'Ascot, exclusivement fréquentées par l'aristocratie. Le prix de cette *course* est considérable; il consiste en une coupe d'or et en diverses sommes d'une valeur de 100 à 120,000 francs.

Le plus célèbre prix de *courses*, après celui d'Epsom ou Derby, est celui de Saint-Léger, fondé par le comte de Saint-Léger à Doncaster dans le comté d'York. Ne sont admis à cette *course* que les chevaux et juments de trois ans.

Mais de tous les champs de *course* de l'Angleterre, le plus ancien est celui de Newmarket, petite ville des comtés de Suffolk et de

utiles à la régénération et à l'amélioration des races. » Aujourd'hui, faut-il le dire? les choses ne sont plus organisées pour qu'il en soit ainsi. L'institution, si l'on peut s'exprimer ainsi, a déraillé. Il est bien entendu que ceci ne doit pas s'appliquer aux *courses* au trot, dont l'utilité n'est pas contestable, mais seulement aux *courses* de vitesse, qui, par leur importance et leur organisation spéciale, s'imposent fatalement à la plupart des hippodromes, tant en France qu'en Angleterre. Considérées théoriquement, au point de vue de la doctrine du pur-sang, comme des épreuves ayant pour but de constater la valeur des reproducteurs, ces *courses* ont bien raison d'être et peuvent rendre de grands services; mais, dans la pratique, qu'arrive-t-il? Au lieu de songer à éprouver largement et impartialement les sujets destinés à la reproduction, on a fait des *courses* un véritable spectacle qui doit avant tout être amusant, fût-ce même par les accidents qu'il entraîne; on les a transformées en un moyen de spéculation, en un jeu dont les chevaux sont les dés. Les conséquences de ce système ne se sont pas fait longtemps attendre. « Que sont aujourd'hui nos chevaux de course? dit M. H. Walrond Youatt. Ils sont plus rapides, ce serait folie de le nier; ils sont plus longs, plus légers, encore bien musclés, quoiqu'à cet égard ils aient beaucoup perdu de leurs qualités d'autrefois. Ce sont des animaux aussi beaux qu'il soit possible de les imaginer, mais la plupart sont rendus avant que la moitié de la *course* soit achevée, et sur quinze ou vingt il n'y en a que deux ou trois qui restent en pleine possession de leur énergie. Puis que deviennent-ils, une fois la *course* achevée? Dans ces rudes luttes des premiers temps, le cheval se représentait dans l'arène sans qu'aucune de ses facultés eût souffert la moindre atteinte, et, dans une longue série d'années, il était prêt à entrer en lutte avec ses rivaux. Aujourd'hui, une seule *course* comme celle de Doncaster rend l'animal incapable de courir jamais; l'animal est emmené hors de l'hippodrome les flancs déchirés par l'éperon, les côtes ruisselant de sueur, les tendons forcés, les membres comme le jamais plus on entend parler de lui ou si l'on pense: il a rempli le but pour lequel on l'a élevé, tout est dit. Et par quelle aberration tout cela a-t-il pu se faire? Comment se fait-il que des hommes honorables et pleins d'habileté aient conspiré ensemble pour altérer le caractère du cheval de *course* et, par son influence, celui des races anglaises en général? Ce n'est pas le fait d'une conspiration; c'est la conséquence de la marche naturelle des choses. Le cheval de *course* du commencement et même du milieu du dernier siècle était un puissant animal, aux formes élégantes, qui avait autant de vitesse qu'on en peut désirer, et qui joignait à cela une puissance d'action inépuisable. Celui qui élevait des chevaux de course à cette époque, pouvait avoir la conviction bien satisfaisante que l'animal avec lequel il espérait accomplir ses desseins rendrait en même temps d'utiles services à ceux à qui il en ferait usage. Il ne faire des chevaux capables de gagner des prix, il fut naturellement conduit à ajouter un peu plus de vitesse à la puissance d'action. On obtint ainsi des chevaux qui avaient perdu un peu de la compacité de leurs formes, qui étaient débarrassés d'une partie de leur étoffe, mais sans avoir perdu de la capacité de leur poitrine, de la musculature développée et puissante de leurs membres. Il n'appartient pas à la nature humaine d'être satisfaite, même de la perfection. On essaya si l'on ne pourrait de la rendre encore plus de vitesse. On réussit, mais cette fois ce ne fut pas sans amoindrir dans un certain degré la puissance d'action. Il est facile de se figurer maintenant quelle fut la conséquence dernière de ce système. Le grand principe étant d'obtenir de la vitesse, c'est aux conditions de la vitesse qu'on s'est principalement attaché dans le choix des reproducteurs, celles d'où dépend la force étant placées en seconde ligne. On a ainsi créé un cheval aux formes allongées, aussi beau que ses prédécesseurs, sinon plus, mais laissant voir aux yeux du véritable connaisseur des muscles moins développés, des tendons moins saillants, un garrot plus tranchant, mais recouvert de muscles moins puissants. La vitesse fut portée au degré le plus extrême qui puisse jamais être rêvé; mais le fond, la force de résistance à la fatigue, l'*endurance* fut incroyablement diminuée. On ne tarda pas à en avoir la preuve. Ces chevaux de nouvelle création ne purent parcourir la distance que leurs prédécesseurs franchissaient avec tant de facilité. Les épreuves tombèrent de mode; on les qualifia, avec trop de vérité, de jeux trop cruels, de cruelles, et force fut bien de raccourcir de moitié les distances consacrées aux épreuves ordinaires. Un tel résultat ne devait-il pas être suffisant pour convaincre les éleveurs de la marche vicieuse qu'ils avaient suivie? Sans doute, pour peu qu'ils voulussent prendre la peine de réfléchir. Mais l'impulsion était donnée. Et puis les *courses* de peu de longueur étaient devenues de mode; en deux ou trois minutes l'affaire était terminée; on échappait à ces longues heures d'incertitude qu'exigeaient nécessairement les sept ou huit épreuves de seconde main dans les luttes contestées. Il y a une conséquence particulière des *courses* de peu de longueur qui n'a peut-être pas été suffisamment prise en con-

sidération. Dans l'ancien système, les qualités réelles et la force assuraient presque constamment le prix au cheval qui le méritait le mieux; mais, avec les chevaux d'aujourd'hui et les courtes épreuves auxquelles on les soumet, le jockey joue le rôle principal dans la lutte. Si les animaux sont à peu près d'égale force, tout dépend de lui. Pour peu qu'il ait confiance dans la force de son cheval, il peut distancer tous ses compétiteurs: ou bien, ménagent sa monture rapide, mais sans fond, jusqu'au dernier moment, il peut atteindre le poteau avec la vitesse d'une flèche avant que son rival ait eu le temps de rassembler son cheval pour lui faire faire le dernier effort. On ne saurait nier que la conscience qu'a le jockey de son pouvoir et le compte qu'il sait être appelé à rendre de la manière dont il en aura fait usage ont conduit à l'emploi de pratiques plus cruelles dans les *courses* de nos jours que dans celles des anciens temps. L'habitude développait dans le cheval d'autrefois le sentiment de l'émulation et celui de l'obéissance. Une fois la *course* commencée, il comprenait ce que lui disait son cavalier, et il n'était pas nécessaire de recourir à l'usage du fouet ou de l'éperon pour le porter en avant s'il était capable de gagner. *Forester* est une preuve suffisante de ce que nous avançons. Il avait gagné plusieurs *courses* rudement contestées; mais un jour malheureux il entra en lice avec un cheval extraordinaire, *Elephant*, appartenant à sir Jenniston Shafton. La distance à parcourir était de 4 milles et demie droite. Ils avaient franchi la partie plate du terrain et se trouvaient sur le même niveau à la moitié. A peu de distance du poteau, *Elephant* ayant un peu gagné sur *Forester*, ce dernier fit tous les efforts possibles pour recouvrer le terrain perdu; mais voyant qu'ils étaient sans résultat, d'un bond désespéré il se rapprocha de son antagoniste et le mordit par la mâchoire pour le maintenir en arrière; on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise. Les chevaux de nos jours ne sont pas animés de ce sentiment d'émulation et disposées à épuiser toutes leurs forces dans un suprême effort, et il faut, pour que leurs propriétaires puissent gagner le prix de la *course*, qu'ils soient cruellement excités par leurs valets, jusqu'à extinction de leurs forces; aussi arrive-t-il souvent qu'ils sortent de l'hippodrome estropiés pour la vie. » (*Histoire du cheval anglais*, par W. Youatt, trad. par M. H. Walrond-Ley.) Depuis la publication de ce livre (1846), la situation n'a fait qu'empirer. Les *courses* ne sont plus qu'un amusement pour les désœuvrés de toutes les classes, une sorte de tapis vert où, comme au trente et quarante, pour un qui s'enrichit cent autres trouvent la ruine. La soif de jouir est telle, que les propriétaires n'hésitent pas à lancer sur le turf des poulains de dix-huit mois et de deux ans, qui ne sont pas encore formés et pour lesquels les fatigues de l'entraînement sont le plus souvent une cause de ruine. Ce système atteint la race tout entière, et, si on le laisse se répéter, le pur-sang aura bientôt cessé d'exister ou ne sera plus que l'ombre de lui-même. Au lieu de ne bel animal tout neuf et tous muscles dont le célèbre *Eclipse* peut être considéré comme le plus beau type, nous n'aurons qu'un corps disloqué, sans harmonie et sans force, qui sera un noble coursier dont nous venons de parler ce qu'est à l'homme le *petit-creved*. Sans doute il ne faut pas aller trop loin; nous ne sommes pas d'avis, comme le voudraient quelques hippologues, de ne mettre en *course* que les chevaux ayant atteint l'âge de cinq ans. Les poulains nés de bonne heure, bien élevés, bien venants, sont en état de courir à trois ans. En résumé, si l'on veut faire des *courses* de vitesse ce qu'elles doivent être en effet, des épreuves sérieuses destinées à mettre en évidence les mérites des reproducteurs, il faut renoncer bien vite aux errements que nous suivons depuis trop longtemps. La Société d'encouragement, à qui le gouvernement a tant accordé, trop accordé peut-être, et à qui nous sommes certainement redevables du bien et du mal produits par les *courses*, doit être la première à prendre l'initiative d'une réforme radicale que tout le monde souhaite, mais que personne n'ose ou ne peut accomplir. Qu'elle le fasse, et le pays tout entier lui sera redevable d'un grand bienfait, et les éleveurs sérieux, qui aujourd'hui lui jettent la pierre, n'auront qu'une voix pour applaudir à sa prospérité. L'attention des réformateurs doit se porter sur trois points, l'âge, le poids, la distance, autour desquels gravitent toutes les conditions relatives à une *course* quelle qu'elle soit. Tout excès est nuisible. Cet axiome du vulgaire bon sens semble avoir été complétement mis en oubli par les sportsmen de nos jours. Les épreuves sont trop courtes, les poids trop légers et souvent les animaux trop jeunes. Aujourd'hui la vitesse est tout. Sans l'amoindrir par trop, accordons plus d'attention au fond, à l'*endurance*, comme disent les Anglais. Pour que les *courses* soient une épreuve concluante, le cheval doit y déployer dans une distance donnée toute sa force physique et toute sa valeur morale; mais pourquoi exagérer sa vitesse au point de lui faire dépasser les limites de sa puissance physiologique?

Comme corollaire de ce qui précède, nous dirons un mot des *courses* au trot. On les a trop négligées jusqu'ici. On les avait supprimées en 1853; on y revient aujourd'hui, et nous devons encourager ce mouvement de

toutes nos forces. Au pur-sang les *courses* de vitesse, les seules dans lesquelles il puisse déployer largement ses facultés; les *courses* au trot sous l'homme ou à la guide conviennent aux races intermédiaires destinées aux services de la selle et du trait léger. Ce serait nuire à la bonne production que de n'exiger aucune preuve des individus qui sont destinés à les multiplier. La *course* au trot est éminemment utile pour constater chez les animaux déjà reconnus comme doués d'une constitution solide les qualités inhérentes à l'origine et développées à la faveur d'une bonne éducation. Elle seule ou presque seule fournit le moyen de reconnaître d'une manière sûre les sujets les plus aptes à la conservation d'une race d'élite ou à l'amélioration des races secondaires. Les *courses* au trot sont sujettes aux mêmes vices que les *courses* de vitesse. Les moyens de les en préserver sont identiques. Ce qui a été dit des unes peut être également appliq